

**NANCY COUTURE**

Avec la collaboration de Guylaine Cliche

# Oser le Bonheur



**Entrepreneure  
pour le pire  
et pour le meilleur**

## CHAPITRE 1

# La fille

*À l'école, quand on m'a demandé d'écrire  
ce que je voulais être plus tard, j'ai répondu « heureux ».*

*Ils m'ont dit que je n'avais pas compris la question,  
je leur ai répondu qu'ils n'avaient pas compris la vie.*

JOHN LENNON

Le 13 octobre 1970, au cœur de la crise d'Octobre, ma mère, Nicole Côté-Couture, s'est présentée à l'hôpital pour accoucher. Malgré la douceur de l'été des Indiens, le Québec était plongé dans un climat de terreur sociale. Quelques jours plus tôt, le premier ministre Pierre Elliott Trudeau avait décrété la Loi sur les mesures de guerre. À son arrivée, comme toutes les personnes qui devaient franchir les portes du centre hospitalier, ma mère a été fouillée pour s'assurer qu'elle n'avait pas d'explosif sur elle. Le fait qu'elle ait déjà commencé son travail n'a rien changé à

cette précaution : « Oui, j'ai une bombe et elle est proche de sortir ! Laissez-moi entrer ! » s'est-elle écriée.

En ce temps-là, les conjoints n'étaient pas les bienvenus dans la chambre d'accouchement. Claude Couture, mon père, a dû surmonter seul sa nervosité et patienter de nombreuses heures dans la salle d'attente, car ma naissance a, semble-t-il, été compliquée. Pendant ce temps, qui lui a paru une éternité, il n'avait qu'une idée : retrouver sa femme et faire ma connaissance. Je serais le deuxième et dernier bébé de la famille. Mon frère, Stéphane, avait deux ans quand je suis née. Il était resté chez nous avec notre grand-mère maternelle, Françoise, que nous appelions affectueusement *Mémé*.

Quand on m'a présentée au prêtre qui m'a baptisée, il a questionné mes parents : « Couture ? Mais ce n'est pas un nom italien, pourtant... » Au premier coup d'œil, on me prenait effectivement pour une Espagnole ou une Italienne en raison de mon teint légèrement basané et de mes yeux bruns. Comme nous vivions à Saint-Léonard, un quartier de Montréal où de nombreuses familles italiennes étaient installées, cela aurait très bien pu être le cas.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, j'ai des souvenirs de mon enfance qui remontent à l'époque où j'étais encore bébé. Je me souviens du visage de ma mère penchée sur moi, en train de boutonner mon pyjama. Je me rappelle la chambre de mes parents alors que je me trouvais dans ma couchette, juste à côté de leur lit. J'ai le souvenir clair des rideaux légèrement soulevés par le vent pendant que je faisais ma sieste en après-midi.

Ma douce Mémé, toujours souriante et tendre, était si proche de moi que je ne savais plus qui était ma mère. Je me

revois assise dans ma chaise haute en train de crier : « Maman ? Maman... ? » pour vérifier qui d'elle ou de ma mère répondrait... Je l'ai toujours connue avec une magnifique chevelure d'un blanc immaculé. Dès le mariage de mes parents, elle s'était installée avec eux. Ma mère n'a jamais connu son père, puisqu'il a abandonné sa famille alors qu'elle n'avait que neuf mois et que sa sœur, Louise, n'était âgée que de quatre ans.

Mes grands-parents Couture habitaient un village appelé Saint-David, aujourd'hui fusionné avec la ville de Lévis. Ils vivaient au rez-de-chaussée de leur duplex, qui leur procurait un revenu d'appoint. Presque tous les week-ends, nous allions les visiter, chaque fois à bord d'un véhicule différent, puisque mon père, passionné d'automobiles, les achetait pour les retaper et les revendre à profit. Sur la route du retour, quand nous passions près de Mont-Saint-Hilaire, mon père disait inmanquablement : « Un jour, j'habiterai là... J'aime cette montagne. »

## **Notre nid**

Il n'a pas fallu longtemps pour que le souhait de mon père se réalise. Nous avons emménagé à Belœil, une petite ville voisine du mont Saint-Hilaire, alors que j'avais un an à peine. Mes parents ont déniché une maison qui a coûté 14 000 \$. C'était le prix courant de l'époque, mais papa se demandait tout de même comment il arriverait à la payer... Il travaillait en tant que technicien diésel pour la Commission de transport de la communauté urbaine de Montréal (CTCUM), ancêtre de la STM actuelle. Je n'ai jamais su combien il gagnait, parce que ce sujet était tabou

chez nous. Tout ce que je peux dire, c'est que nous ne manquions de rien. Chaque repas nous offrait de la nourriture délicieuse en abondance.

Notre nouvelle vie à Belœil plaisait à toute la famille parce que nous y avons beaucoup plus d'espace que dans notre logement de Saint-Léonard ; c'est du moins ce qu'on m'a raconté, car à mon arrivée je n'avais qu'un an. Le sous-sol de la maison n'était pas fini, mais faisait tout de même office de salle de jeu et de lavage. Nous avons aussi un grand patio à l'arrière. Dans l'entrée, il y avait un escalier qui descendait au sous-sol. À gauche, quelques marches menaient au salon, adjacent à la cuisine et à la salle à manger. Au bout de cette dernière se trouvait un corridor qui donnait accès à une salle de bain et à trois chambres. Mes parents occupaient l'une d'elles, mon frère avait la sienne, tandis que Mémé et moi partagions la chambre rose. Souvent, elle rapprochait nos lits jumeaux pour que nous dormions ensemble.

La cour, quant à elle, était petite, mais charmante. Pour nous qui n'avions qu'un balcon à Saint-Léonard, et particulièrement pour ma mère et ma grand-mère qui avaient toujours vécu à Montréal, elle était immense. Elles avaient longtemps rêvé d'espaces verts comme chez ma grand-tante Madeleine, la sœur de ma grand-mère. Celle-ci avait marié un médecin et vivait sur un grand domaine à Saint-David, le même village que celui de la famille Couture. J'ai eu l'occasion d'aller visiter tante Madeleine avec Mémé et ma mère, de temps en temps, quand nous allions chez mes grands-parents. Sa maison avait l'air d'un château. Petites filles, ma mère et sa sœur allaient passer leurs étés là-bas. Elles

faisaient de l'équitation, se baignaient et profitaient des lieux magnifiques, alors que ma grand-mère restait en ville pour travailler. Le retour à la ville était toujours contrariant pour les fillettes. Notre nouvelle maison avec une cour gazonnée donnait sûrement à maman et à Mémé la sensation d'avoir enfin à leur tour un petit domaine bien à elles. Je me souviens de les avoir entendues s'étonner de voir des vaches au loin, dans les pâturages des voisins...

Pour agrémenter nos étés, mes parents avaient installé une petite piscine hors terre et des balançoires. Mémé s'amusa à étendre des draps sur la charpente des balançoires pour nous construire, à Stéphane et moi, une maison... Et elle passait des journées entières à regarder nos prouesses dans la piscine: « Bravo! Vous êtes des champions! » s'exclamait-elle comme si nous l'impressionnions chaque fois. Elle nous a appris à plonger, à pédaler, à patiner, à skier et à glisser... C'est sûrement grâce à elle que nous avons développé une grande confiance en nous.

Peu de temps après notre déménagement, ma tante Louise, son conjoint Georges, Français d'origine, et mon cousin Francis ont emménagé dans une maison sur la rue voisine de la nôtre. Nous marchions à peine trente pas pour nous rendre chez eux. C'est grâce à notre cousin, de trois ans plus âgé que Stéphane, que nous employions le mot *Mémé*, puisqu'il allait visiter régulièrement ses grands-parents en France et que les Français appellent leur grand-mère ainsi...

Mémé était enchantée d'avoir tous ses petits-enfants à ses côtés. Pour nous, Francis était comme un frère, puisque nous étions quasiment tout le temps avec lui. Nous étions,

les trois enfants ensemble, soit chez nous ou chez Francis... Mémé, notre gardienne attirée quand nos parents travaillaient, allait régulièrement faire le ménage chez eux et nous l'accompagnions.

L'été, nous partions en vacances au bord de la mer, à Hampton Beach, dans le Maine, aux États-Unis. Toute la famille y passait une semaine, puis mes parents nous laissaient là-bas avec Mémé pendant deux semaines de plus. J'adorais la mer, ramasser des coquillages et des escargots, lutter contre les vagues avec mon frère ! Quand nous étions à la maison, nous avions aussi l'habitude d'aller visiter Terre des Hommes, initialement l'Expo 67, à quelques reprises pendant la belle saison. Mon père nous reconduisait, Stéphane, mon cousin Francis, Mémé et moi, à la station de métro Longueuil. Nous sortions à l'île Sainte-Hélène et nous montions à bord du monorail pour nous rendre au site de Terre des Hommes. Nous avons fini par connaître les pavillons par cœur : la Chine, la Tchécoslovaquie, la France, celui des États-Unis, qui est devenu la Biosphère... Je me souviens aussi du pavillon de Cuba, avec les femmes qui fabriquaient des cigares. Chacun d'eux nous plongeait dans la culture du pays concerné. Nous avons vu des spectacles absolument magnifiques. Nous avons aussi visité Les Floralies... Après notre exploration de long en large de l'île Sainte-Hélène, ce qui nous prenait toute la journée, mon père venait nous chercher en soirée. Ces périples étaient fantastiques, à tel point que si on nous donnait le choix entre aller à Terre des Hommes ou à La Ronde, nous préférions la première option.

Les jours de semaine, papa partait très tôt de la maison pour arriver à l'heure au travail à Montréal. Généralement,

ses journées débutaient à 6 heures le matin et il rentrait à l'heure du souper. Mon père se portait souvent volontaire pour travailler des heures supplémentaires. J'imagine que c'est ainsi qu'il a pu payer la maison tout en nous offrant des petits plaisirs. Parmi ceux-ci, une auto offerte à maman pour qu'elle puisse sortir et faire les commissions. À cette époque, ma mère n'était pas sur le marché du travail. À Montréal, elle avait l'habitude de se déplacer en transport en commun. Une fois rendue en banlieue, elle avait avantage à apprendre à conduire pour ne pas rester cloîtrée à la maison. C'est à ce moment-là que papa lui a acheté une petite Maverick vert olive.

Nous avons habité notre première maison de banlieue pendant trois ans, puis nous avons déménagé dans une résidence beaucoup plus spacieuse et récente aux Villas Belœil, à une quinzaine de minutes à pied de la première, alors que j'avais quatre ans. Dès que nous avons visité la maison modèle du nouveau quartier, ma mère a eu un coup de cœur. C'est là qu'elle voulait aller !

Dans cette maison, nous avions chacun notre chambre et Mémé avait même une salle de bain pour elle toute seule. Elle avait aussi sa propre cuisinette, ce qui lui donnait un peu plus d'intimité. Le rez-de-chaussée était à paliers multiples. À partir de la salle à manger, nous descendions trois ou quatre marches pour accéder à un grand salon pourvu d'un foyer. Le terrain était plus grand que celui de la maison précédente. Mon père y a construit un cabanon et a fait installer une grande piscine hors terre. Il avait également conçu un patio avec des dalles de béton placées juste devant notre porte-fenêtre. Comme la plupart des pères à l'époque des

années 1970, il adorait nous cuisiner des repas en plein air sur son Hibachi.

## **La famille Couture**

J'adorais visiter mes grands-parents Couture à Saint-David. Leur maison se trouvait sur un immense terrain avec, tout au bout, un cap qui donnait sur le fleuve Saint-Laurent. Nous n'avions pas le droit d'aller y jouer, car la falaise y était très élevée, mais souvent, grand-papa Joseph-Henri nous accompagnait en nous tenant par la main pour nous faire prendre une bouffée d'immensité. De cet endroit, nous pouvions entendre les bateaux qui sifflaient au loin. Mon grand-père aimait leur chant, car cela lui rappelait l'époque où il travaillait au chantier naval de Lauzon. Cependant, ces années passées à travailler dans le ventre des navires lui avaient fait perdre un peu l'ouïe. Dans la poche de sa chemise, il gardait un crayon et un peigne, et surtout de la gomme pour nous gâter durant la journée. Ses vêtements étaient toujours propres et ses cheveux, bien placés.

Dans le jardin de mes grands-parents, il y avait une balançoire qui comportait deux banquettes et une table au centre. Nous passions des après-midi entiers à nous y prélasser. Juste à côté se trouvait le potager de mon grand-père. Il jardinait minutieusement et pas une mauvaise herbe n'était épargnée. Ses légumes étaient luxuriants. Des gadeliers bordaient le terrain. J'étais tellement heureuse d'emplir mon ventre de gadelles !

Tout était impeccable chez mes grands-parents. Dans le cabanon, qu'il appelait sa *shed*, grand-papa avait fixé des

couvercles sous les tablettes auxquels il avait vissé des petits pots de verre, ceux qui jadis contenaient de la purée pour bébés. Il y classait les boulons, les vis et les clous. J'aimais aller y fouiner, car ça sentait bon le bois là-dedans. Grand-papa aimait bricoler. Il avait construit une boîte amovible dehors pour y ranger une nappe et des couverts. L'été, quand venait le temps de manger, il ouvrait fièrement le boîtier qui contenait tout ce dont nous avons besoin pour dresser la table...

Mon grand-père prenait aussi soin de grand-maman. Il trouvait toutes sortes de moyens pour lui faciliter la vie. Par exemple, il lui avait fabriqué une petite plate-forme pour qu'elle puisse grimper dessus afin de suspendre la lessive sur la corde à linge. Elle avait beau être petite, elle ne s'en laissait pas imposer. C'est elle qui menait chez eux et grand-papa faisait ce qu'elle disait, sans jamais la contrarier. Cela dit, j'ai toujours senti que mes grands-parents s'aimaient profondément et qu'ils nous portaient un amour inconditionnel.

Ma grand-mère Régina avait la dent sucrée, mais c'est mon grand-père qui savait le mieux cuisiner. Pour rehausser nos desserts, il versait dessus de la crème fraîche. Grand-maman savait tout de même confectionner des beignes légendaires. Tout Lévis lui demandait régulièrement sa recette sans qu'elle acquiesce jamais à cette demande. Si nous voulions lui faire plaisir, nous l'amenions manger à la rôtisserie ou au restaurant chinois. Elle nous complimentait sans arrêt et elle me demandait tout le temps de la peigner et de la maquiller : « T'es tellement bonne ! » qu'elle disait en riant. Elle était joyeuse et très coquette. Elle adorait les parfums et les savons. Sa penderie débordait de robes qu'elle

portait assorties à de mignons souliers. Je ne l'ai jamais vue en pantalon.

Nos visites chez mes grands-parents étaient l'occasion de voir le reste de la famille Couture. Chaque fois, c'est moi qui avais le plaisir d'appeler ma marraine, tante Diane, la sœur de papa, pour lui annoncer que nous étions arrivés. Comme elle habitait tout près, elle venait nous trouver avec nos deux cousines et notre cousin. J'ai toujours trouvé remarquable la joie qui émane de cette femme. Je ne l'ai jamais vue de mauvaise humeur. De tous les membres de ma famille paternelle, tante Diane est celle à qui je ressemble le plus. Quand je nous compare, je suis certaine que je n'ai pas été adoptée !

Même si nous étions turbulents, jamais les adultes ne s'impatientaient. De temps en temps, ma grand-mère Régina lançait, la voix chargée d'inquiétude: «Y en a un qui va finir par s'faire mal ! » Mon parrain André, le mari de Diane, entrait dans la ribambelle d'enfants pour en rajouter. Il se couchait par terre et nous permettait de sauter sur lui. Ce n'était rien pour rassurer grand-maman. Après, il nous chatouillait jusqu'à ce que nous ne soyons plus capables de respirer. Chez nos grands-parents, nous avions tout le temps les joues rouges et les cheveux mouillés à force de nous amuser.

Parfois, mon oncle Alain, le jeune frère de mon père, se joignait à nous avec tante Sylvie, sa conjointe, et mes deux cousins. Le plaisir était au rendez-vous. Nous jouions aux cartes en rigolant. Aux repas, nous avions une petite table pour les enfants et il y avait une grande table pour les adultes. Le soir venu, je me réfugiais au salon avec grand-papa, qui buvait son gin. Nous regardions le hockey. Après la partie,

j'allais me coucher alors qu'il commandait de la pizza pour les grands, avec qui il veillait en jouant aux cartes. Quand venait le temps de rentrer à la maison, nous repartions les bras chargés de sirop d'érable, de bonbons, de chocolat, de conserves...

## L'école

J'avais tellement hâte à ma première rentrée scolaire ! Je n'ai pas été déçue. J'adorais aller à la maternelle, car je pouvais donner libre cours à ma créativité. J'étais tout excitée de mettre mon tablier, parce que j'allais enfin pouvoir peindre. J'ai encore en mémoire l'odeur de la gouache que j'étais sur les immenses feuilles de papier... Comme j'étais plus petite que tous les autres enfants, mon enseignante m'a prise sous son aile. Elle me tenait souvent la main et m'assoyait près d'elle. En raison de ma taille délicate, je faisais une tête de moins que les autres. Pour cette raison, j'ai toujours senti que les gens faisaient plus attention à moi et ça me plaisait.

Ma grand-mère, qui était sportive, venait nous reconduire à l'école à pied ou en vélo. Au début, j'étais si petite qu'elle m'assoyait dans son panier, sur le devant du guidon. Plus tard, je voyageais à l'arrière, assise à califourchon sur son porte-bagages : «Tiens-moi bien !» qu'elle me disait. La police nous a souvent interceptées et, chaque fois, Mémé lui laissait croire qu'elle était désolée et qu'elle avait bien compris le risque... Mais, dès le lendemain, elle recommençait. Quelle belle entêtée, ma Mémé !

L'hiver, pour éviter que nous ayons froid, ma mère et Mémé nous emmitouflaient le front dans une écharpe

qu'elles ramenaient vers l'avant, par-dessus notre capuchon, en y faisant un tour supplémentaire pour l'attacher derrière notre tête. Ainsi, nous avions le visage entier bien à l'abri des intempéries. Il ne nous restait qu'une fente pour voir où nous mettions les pieds.

Chaque midi, Mémé venait nous chercher, mon cousin, mon frère et moi, et nous allions manger chez Francis dont la maison se trouvait en face de l'école. Puisque Mémé n'était pas une bonne cuisinière, nous mangions toujours la même chose : une poignée de croustilles, un sandwich au jambon et au fromage coupé en forme de triangles avec un May West en guise de dessert. Pendant le repas, nous regardions soit *Fifi Brindacier* ou *Les Pierrafeu*. Mémé profitait de ce temps pour donner un coup de main à mon oncle et à ma tante, qui travaillaient tous les deux. Elle faisait la lessive ou passait l'aspirateur.

Les jours de semaine, j'aimais me lever en même temps que mon père pour lui souhaiter une bonne journée. Une fois qu'il était parti, je m'assoiais et attendais patiemment le début de la programmation à la télévision en contemplant la tête de l'Amérindien à l'écran, ce qui signifiait que les émissions n'avaient pas encore commencé. Maman, Mémé et mon frère se levaient peu de temps après et nous nous préparions tous ensemble pour notre journée.

Le dimanche après-midi, j'adorais me blottir tout contre papa pour regarder *Le royaume des animaux* avec lui. Durant la semaine, il revenait parfois si tard de travailler que j'étais déjà couchée. Cependant, je ne m'endormais jamais avant qu'il ne soit rentré. Sa présence me sécurisait. Quand je l'entendais arriver, je feignais de dormir avec un bras, une

# Table des matières

Chapitre 1. La fille .....	9
Notre nid .....	11
La famille Couture .....	16
L'école .....	19
Ma mère et moi .....	21
Mon frère se lance en affaires .....	28
Chapitre 2. L'amoureuse .....	31
Des rêves à réaliser .....	39
Propriétaires de notre nid .....	44
Chapitre 3. La mère .....	47
Le bonheur est une saison .....	50
Après la mort, la vie .....	52
Saint-Mathieu, nous voilà .....	57
Du rêve à la dure réalité .....	62
Adieu Saint-Mathieu! .....	64
J'ai coulé à pic .....	66
Nicole s'en est allée .....	70
Chapitre 4. La femme d'affaires .....	75
Fibre entrepreneuriale familiale .....	78
Une usine dans la cuisine .....	80
Le Salon du cadeau de Montréal .....	87

Frédéric quitte le nid .....	91
<i>Pot de Bonheur 2</i> .....	93
Après Montréal, Toronto .....	95
De marchande de bonheur à conférencière .....	98
Julie .....	101
Chapitre 5. L'aventurière .....	103
Notre pied-à-terre aux « Petites Antilles » .....	106
Le tapis rouge .....	108
Noël avant son temps .....	111
En route ! .....	115
Los Angeles .....	117
Monde de stars .....	120
Dur retour à la réalité .....	124
Mon entreprise mise à l'honneur .....	127
Le bonheur n'a pas de frontières .....	130
Le calme après la tempête .....	134
Chapitre 6. La battante .....	137
De retour en Europe .....	139
Baltimore .....	142
Tous mes œufs dans le même panier .....	146
Je me suis découragée .....	149
J'ai rebondi .....	151
Faire face à l'adversité .....	155
De retour dans le garage .....	158
Chapitre 7. La mamie .....	161
J'ose le bonheur .....	166
<i>La casa de papel</i> .....	167
En conclusion. Choisir son mode de vie .....	171
Le monde des affaires .....	174
Remerciements .....	181